

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 12

Artikel: Où la vanité va se nicher
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

majestueux, vrais rêves posés sur l'eau calme... Mais il en est d'eux comme des humains qu'il vaut mieux voir de loin, de très loin... A les considérer de près, on découvre un bec orange qui s'ouvre pour souffler méchamment, des yeux jaloux, une vraie tête de vipère, triangulaire et bête, et aussi des pattes indolentes qui remuent sans grâce, frôlant le sable du fond pastillé de cailloux blancs.

— C'est le père et la mère ! affirme un gamin. Le père, il ne peut pas voler...

— Le père, il ne vole pas ?... questionne une voix naïve.

— Non !... les pères nagent. Ils ne volent pas... Il n'y a que les mères qui volent...

— Alors pourquoi il a des ailes, le père, s'il ne vole pas ?...

Sans se laisser démonter par cette objection captieuse, le gamin reprend avec plus de force :

— Je te dis : les mères volent ; les pères volent pas... C'est comme ça...

— Ces deux, c'est les jeunes de l'année passée ?...

— Oui !... Ils ont pris le nid pour eux. Ils ont chassé les vieux.

— Et les vieux, où sont-ils ?

— Peuh !... Ils ont été crever par quelque coin... Quand on est vieux !

— Les cygnes, ils mangent du poisson ?

— Sûr ! les gros poissons... Et puis les gros poissons mangent les petits et les petits mangent les mouches...

— Et les mouches ?

— Elles mangent les moucheron...

— Et les moucheron ?

— T'inquiète pas !... Ils savent bien trouver ceux qu'ils doivent manger !

Enfants de Lutry, vous êtes magnifiques !... Avant de vivre, vous connaissez la vie !

Le soleil descend pour se percher une seconde sur le dos noir du Jura. Pâle, froide, l'eau s'égaie soudain de larges taches rouges. Parentes des cygnes par la magnificence indolente de leurs lignes, les montagnes de Savoie veillent au-dessus de la brume laiteuse qui monte du lac en longs rubans parallèles... Une barque se hâte, posée sur l'or des flots, car elle sait que l'heure de gloire sera brève et qu'après viendra la nuit.

— Regarde-voir le soleil, crie un des gamins. Il paraît moitié plus gros qu'avant...

A quoi le gosse qui soutenait que « les pères ne volent pas » répond vivement :

— Si j'avais un flobert, je tirerais dessus... Pan !... pan !

B. Vallotton.

Un motif sérieux. — Comment, monsieur Paul, vous allez vous remarier, avec la sœur de votre première femme ?

— Eh oui ! cela vous étonne ?

— Un peu, n'avez-vous pas été bien malheureux avec votre défunte épouse ?

— Oh ! oui, bien assez !

— Alors, comment faites-vous de prendre sa sœur pour la remplacer ? Ne craignez-vous pas une similitude de caractère ?

— Pas autrement ; mais ce qui me décide à marier ma belle-sœur, c'est pour n'avoir qu'une seule belle-mère !

Aux examens de religion. — L'expert : Voyons, mon ami, parle-moi des paraboles.

L'élève : Je peux pas, m'sieu, j'ai jamais fait de géométrie !

COMPTES D'AUTREFOIS

Notes de Jacques Grelin entrepreneur pour les travaux exécutés pendant l'année 1872 dans les différents bâtiments communaux de M.

A Mossieu le Saint Dique de M.

Très honoré Mossieu le Saint Dique, je vous envoie ma note pour les travaux que j'ai fait pour la commune cette année et dont voici le détail :

A l'Hôtel de Ville

Réparé la Justice qui branlait et dérouillé sa balance en or fr. 3.—

Remis une corde à la cloche de l'Hôtel de ville qui était use fr. 2.—

Reverni le buffet du secrétaire municipal qui était sale fr. 1.50

Recloué la caisse à bois de la conciergerie qui était fendue fr. 1.—

Remis une plainte au parquet du tribunal en chêne fr. 4.—

Remis un tapis vert au bureau du Saint Dique qui était gercé fr. 15.—

A l'Eglise

Fait une chape en taule contre le mur du côté du lac qui était toujours humide fr. 160.—

Reverni les heures de l'horloge qu'on ne voyait plus fr. 20.—

Réparé une gouttière sur la tête à l'organiste fr. 4.—

Refait le banc du Conseil de paroisse qui était vermoulu fr. 30.—

Changé les tuyaux du fourneau du côté du marguillier qui fumait pendant le sermon fr. 12.—

Remis une queue en taule au coq en or du clocher qui ne tournait plus et redoré le tout fr. 30.—

Remis des charnières au buffet de la bible qui ne fermait plus fr. 3.—

Raccommodé le banc de l'orgue qui faisait du bruit fr. 2.—

A la Cure

Remis un trou en bois dur aux petits coins du ministre fr. 4.50

Mise une taule à la cheminée du salon du ministre qui fumait fr. 3.—

Débouché le lavoir à madame la ministre qui ne coulait plus et changé sa grille en laiton fr. 6.—

Au collège des garçons

Refait un pupitre pour le régent neuf de la première classe fr. 30.—

Cancelé une fenêtre chez la conciergerie qui amenoit du froid fr. 60.—

Raguillé une cape de cheminée qui était venue en bas par le vent un jour de bise fr. 2.—

Au collège des filles

Réparé une table dans la salle de la régente de se qui avait un pied cassé fr. 7.—

Relevé et recloué le planché de la salle de la maîtresse d'ouvrage qui criait quand on marchait dessus fr. 10.—

Aux abattoirs

Refait une porte au boiton d'un des charcutiers fr. 15.—

Fait une coulisse neuve au local d'abattage des bouchers fr. 140.—

Remis un tablar dans le bureau de l'inspecteur en sapin fr. 10.—

Au cimetière

Refait un abri pour les outils du fossoyeur qui était pourri fr. 90.—

Relevé, reverni et graissé le portail qui traînait et gueulait aux enterrements fr. 6.50

Divers

Réparé et reverni une des échelles des pompiers qui en avait besoin fr. 8.—

Refait deux plots pour un pressoir de la commune en chêne fr. 30.—

Total fr. 713.50

Sauf erreur ou hommicion :

Jacques Grelin

Pour copie conforme : Pierre Ozair.

La Patrie Suisse. — Les portraits du Dr Gustave Humbert, d'Albert Gampert, notaire ; de M. Robert Juvet ; de l'organiste William Montillet, de Genève ; du major Louis Mouthé ; un portrait-charge de John Petit-Senn, le poète genevois ; les concours nationaux de ski, à Arosa ; le patinage sur le lac de Zurich gelé, le 24 février ; de curieuses vues des lacs de Neuchâtel, de Bienne et de Morat, prises en avion par M. P.-L. Mercanton, professeur, à Lausanne ; le chasseur de la commune de fer de Villars à Bretaye ; une rue à Berne ; un beau paysage tessinois ; un groupe d'armillaires illustrant « La Grande Peur dans la Montagne », de Ramuz. Voilà, rapidement énuméré, tout ce que nous offre le dernier numéro de *La Patrie Suisse*, notre illustré national (No 982, du 6 mars). G. R.

OU LA VANITÉ VA SE NICHER

présent, cela suffit, Justin ! Tu vas nous ruiner avec tes sociétés ! Le facteur a apporté ce matin deux nouveaux remboursements, l'un de la « société des moblots de la mobilisation » et l'autre des « Amis des Beaux Jours ». Il ne se passera bientôt plus de semaine que la poste ne vienne nous réclamer le paiement d'une ou deux cotisations. Et encore, si ces sociétés étaient utiles à quelque chose ! Que peux-tu bien avoir affaire, par exemple avec les moblots de la mobilisation, toi qui n'as jamais fait de service militaire ? Et ces « Amis des Beaux Jours », qu'est-ce que c'est ça pour une singulière engance ? Des hommes, sans doute, qui sont en peine de savoir à quoi ils peuvent passer leur temps et dépenser leur argent.

— Félicie, calme-toi ! Tu sais bien que tant que je vivrai, nous ne manquerons de rien et même après ma mort, il te restera plus que le nécessaire, puisque, avec notre train de vie actuel de petits rentiers, nous n'employons pas même les intérêts de l'héritage de l'oncle Auguste.

— Ce n'est pas une raison pour jeter son argent par la fenêtre. J'aimerais mieux faire chaque année un voyage, une fois en Italie, une autre fois en Egypte, à Constantinople ou en Palestine, que d'aider à entretenir deux ou trois douzaines de sociétés dont tu ne connais pas même tous les membres.

— Quand même, ce que c'est que les femmes ! Elles ne pensent qu'à courir le monde. La Julie a Emile n'a pas eu de paix que son mari ne l'ait menée à Paris. Toi, Félicie, qui vas régulièrement au sermon, n'as tu jamais entendu le pasteur dire qu'il faut savoir penser à la mort pour donner à la vie sa juste valeur et son véritable sens ? Eh bien, je ne fais rien d'autre que de mettre ces exhortations en pratique.

— Justin, les choses sérieuses ne se prêtent pas à la plaisanterie et tes charades, je ne les comprends pas. En quoi, du reste, la mort peut-elle rimer avec la qualité de membre actif ou passif d'une trentaine de sociétés, je te le demande un peu ? Au besoin, s'il ne s'agissait que de l'association des contemporains de 1860, on pourrait peut-être se figurer que chaque année vous avez à cœur de faire l'appel des présents et des définitivement absents, comme aussi de vous rappeler la fuite des années, mais, pour ce qui te concerne si tu continues du pas dont tu y vas, tu seras bientôt membre d'autant de sociétés de contemporains qu'il y a de jours dans l'année. C'est à croire que tu as tous les âges puisque, d'après tes propres dires, tu fais déjà partie des cinq amicales du quartier, de celles des années 1860, 1865, 1868, 1870 et 1871. Pour un commencement, ce n'est pas mal du tout !

— Qu'y a-t-il là de repréhensible ? Ce n'est pas de l'acte de naissance, mais c'est du cœur qui dépend l'âge, rappelle-t-en Félicie ! Toi, quand tu es de bonne humeur, tu as vingt ans de moins que lorsque tu ronchannes. C'est regrettable que dans tes mauvais moments, tu ne te trouves pas devant la glace ; au bout de huit jours, tu aurais perdu l'habitude de te fâcher.

— Ah, je comprends maintenant ton besoin d'avoir à ta disposition des « contemporains » de tous les âges ! Quand tu te trouves dans une mauvaise lune, tu vas chez les vieux et lorsque tu es dispos, c'est avec les jeunes que tu fraternises ! Mais, là n'est pas la question. En quoi ton appartenance à tant d'autres sociétés a-t-elle un rapport avec la mort ? C'est ce que j'aimerais savoir.

— Félicie, tu es aussi curieuse que la femme de Loth, à sa sortie de Sodome. Eh bien, puisque tu veux être au courant de tout ce qui se passe et se pense, écoute : Tu te rappelles, sans doute, que, dans le temps, lorsque nous nous sommes retirés des affaires, je t'avais proposé d'aller finir nos jours à Genève, mais tu n'en as rien voulu. « Le pays, c'est le pays », m'as-tu dit, « et j'y reste ». Déjà alors, je pensais à l'heure fatale et je me disais que, suivant les habitudes des Genevois, en étant membre de vingt-deux sociétés — comme c'est le cas ici, — le jour de ma mort

J'aurais au moins vingt-deux avis mortuaires dans la *Feuille d'Avis*. Et si le ciel m'avait accordé encore un ou deux fils et beau-fils qui eussent été eux-mêmes dans d'autres sociétés, celles-ci auraient également fait part du décès du père ou beau-père de leur membre. Tu vois ça, ma bonne femme, il y aurait eu de quoi remplir au moins toute la quatrième page d'un grand journal. Les habitants du bout du lac eussent ouvert de grands yeux et pensé que ton mari, Justin-Aurèle Durand, était un personnage de marque et la gloire en aurait rejailli sur toi. Ici, les sociétés font dans la règle moins d'honneur à leurs membres. C'est dommage ! Elles se contentent d'envoyer à l'enterrement une délégation avec le drapeau. Heureusement qu'étant membre honoraire de l'« Instrumentale », j'aurai en tout cas une musique pour conduire le cortège et annoncer à la ville que je la quitte pour toujours. En outre, la « Chorale du Léman » et le « Chœur d'Hommes » chanteront au bord de la tombe et, vu que je ne fais partie que de sociétés qui possèdent un drapeau — à part les cinq amicales des contemporains qui, elles, n'en ont encore point, — tu te représentes quelles funérailles cela donnera avec les dix-sept drapeaux, la musique, les chanteurs, les délégations, les contemporains de la ville au complet, les amis et les connaissances, sans compter la parenté. Nom d'une pipe, ce sera grandiose et même solennel. Comme on en parlera par ici de l'ensevelissement de Justin-Aurèle Durand ! Vois-tu, Félicie, cela réconcilie avec la mort et il y a longtemps que je dis que ceux qui n'ont pas la chance de devenir Conseiller d'Etat, président du Grand Conseil ou Conseiller fédéral, doivent tout de même s'efforcer d'avoir aussi une fois en ce monde un beau cortège, bien mené, pour eux tout seuls. Il n'y a qu'une occasion qui s'y prête, c'est celle de sa propre mort, parce que là les envieux baissent la voix. Mais, cependant, il faut savoir arranger les choses de longue main, même si cela coûte quelques cotisations ordinaires et extraordinaires. Ici-bas, si l'on veut faire un peu d'épate — une fois n'est pas coutume, — il n'y a rien de tel que la tactique. J'ai dit « tactique », Félicie, tu as bien entendu ? Ce n'est donc pas pour rien que je fais partie de la société des moblots de la mobilisation !

Devant une telle prévoyance, Félicie, interloquée, resta pensive en se disant tout bas que les hommes sont parfois fort drôles et qu'ils ne feront pas tous graver sur leur pierre tombale la maxime du roi Salomon : « Vanité des vanités, tout est vanité. »

Aimé Schabzigre.



LES BRUITS QUI COURENT

— Tante Estelle. Je vous attends demain, sans faute, et avec les fillettes. J'ai une foule de choses qui leur seront utiles et à vous aussi. Ne vous fâchez pas. C'est de grand cœur que je vous invite. Je suis un peu seule... Nous causerons. Quand on revient après de longues années, on est oubliée ou mal jugée.

Ses yeux se voilèrent. Tante Estelle spontanément lui tendit la main.

— Je sais, fit-elle. Vous vous en êtes bien vue, vous aussi. Oui, oui, chacun les siennes... C'est la règle.

Elle regarda fixement la jeune femme, puis secouant sa tête grise :

— Bien sûre que je viendrai, conclut-elle d'un ton décisif. Avec des yeux comme les vôtres, pas possible qu'on soit fière ou méchante.

— Pensez-vous que...

— Mon Dieu ! vous comprenez : quand on ne connaît pas. On entend causer. Les uns disent ceci, les autres disent cela... Et puis, c'est malheureux, mais on croit toujours plus vite le mauvais

que le bon... Enfin, c'est la vie du monde. N'est-on pas toujours sous la langue des gens ?

Des enfants passaient en courant, pressés d'aller dîner rapidement pour retourner, plus rapidement encore, au collège, d'où la bande joyeuse partirait, vers une heure, pour la fête champêtre. La vue de ces petits rappela tante Estelle à ses obligations de grand-mère.

— Mais à quoi est-ce que je pense, s'écria-t-elle ? Les gamineries ne sauront, au monde, où j'ai passé. Au revoir, Mme Charlon, à demain... Oui, oui, sans faute... C'est moi qui vous remercie...

Et la bonne femme ajouta encore quelques mots qui se perdirent dans la rue car elle courait comme avec des jambes de vingt ans.

Le repas, chez le syndic, fut très gai, malgré l'air fatigué de Laure. D'ailleurs, ici, comme partout, en ce jour, les enfants accaparaient l'attention. Le syndic taquinait Rose pour provoquer sa défense par André. On riait, on mangeait vite. L'excitation, chez les petits, remplaçait l'appétit. Ils avaient hâte d'en finir avec les plats et les assiettes. Ils prenaient les bouchées doubles pour avoir plus promptement achevé, et tante Jeanne se lamentait à voir manger, avec tant de hâte et si peu de gourmandise, un excellent repas. Mais les enfants n'en avaient cure pensant à la fête — la vraie celle-là, sans cérémonie et sans sermons — qui les attendait, là-haut, dans le joli vallon, à l'orée des bois.

Plus tard, Mme Charlon et tante Jeanne montrèrent aussi jusqu'au vallon pour voir un peu cette ruhe en folle joie. C'était exquis de couleur et de gaieté. Ici on dansait sur l'herbe avec sons de la fanfare ; là on chantait des rondes d'autrefois :

C'est un beau château,

ou bien :

La tour prend garde

ou encore :

*Qui est-ce qui passe ici si tard
Compagnons de la Marjolaine ?*

ou peut-être :

*C'est une grande perche
Pour abattre les noix...*

Plus loin, les garçons tiraient au flobert. Il y avait des prix ; très modestes, c'est vrai, mais enfin, il y avait de prix. Et, même, les rois du tir recevaient un petit bouquet de fleurs artificielles, que les grandes élèves des premières classes épinglaient à leurs chapeaux, à leurs casquettes. André, plus adroit au fusil que savant en grammaire, obtint une gourde qu'il fit remplir de sirop pour en offrir à sa mère, à Rose, à tante Jeanne, aux voisins, aux camarades, à tout le monde. Beaucoup refusaient en riant. Il ne s'en vexa pas. En somme, si chacun eût accepté, la gourde se fût trop rapidement vidée.

Laure s'efforçait à s'intéresser aux jeux et aux prouesses de ce petit monde, mais le cœur n'y était pas. Le souvenir de Mme Tauxe embrumait cette journée. Elle souriait machinalement, d'un sourire éteint. Elle se taisait, ne sachant que dire, vivant, pour l'heure, très en dehors de cette joie un peu tumultueuse. Elle eût voulu être seule, dans sa chambre, à examiner l'existence nouvelle que la calomnie lui imposait. Très sensible, elle exagérait la portée de ces commérages. Et l'allusion de la vieille Estelle aux gens qui disent ceci, à ceux qui disent cela, contribuait encore à cette exagération. Ainsi hantée par de désagréables souvenirs et de pénibles appréhensions, elle promenait sur le champ de fête un visage lassé, une expression lointaine, un regard absent. Tante Jeanne s'en aperçut.

— Tu es toute drôle. Serais-tu rien malade ?

Comme le matin, Laure prétextait de la chaleur. Tante Jeanne approuva.

— C'est bien possible. Tu n'es pas habituée. Nous, qui travaillons à la vigne, au bon du jour, par le gros soleil. On n'y pense pas. Et puis, la fatigue ! Tu as veillé tard, bien sûr ?

— C'est vrai. Il y a encore ça. J'oublie que j'ai passé la nuit.

— De ma vie et de mes jours ! Pas étonnant si tu as si pauvre mine. Il nous faut descendre.

Les petits ne rentrent qu'à la nuit, en parade. C'est trop tard pour nous.

Laure remercia. Elle pouvait descendre seule. Le trajet n'était pas long. Pourquoi tante Jeanne se priverait-elle d'un plaisir ? Mais celle-ci ne voulait rien entendre.

— Eh ! Que me chantes-tu là, s'il te plaît. N'en ai-je pas assez vu ? Allons-nous en vite. Tu te coucheras et j'irai te préparer un bon pot de tilleul avec de la mauve, une pincée de menthe et de bois doux. Rien ne rafraîchit comme ça. Et puis un bon sommeil et il n'y paraîtra plus.

— Vas-tu mieux, maman ?

C'était le lendemain. Rose regardait anxieusement le visage de sa mère.

— Hier, tu avais mauvaise mine. J'ai bien vu, seulement je n'en ai pas parlé, parce que tu dis toujours que tu n'as rien.

Laure partit à rire.

— Mais, Rosette, je ne peux pourtant pas me plaindre pour te contenter. J'étais lasse, n'ayant pas dormi, voilà tout.

(A suivre.)

P. Amiguet.

Santé. — M. X., horloger, avait sa femme malade depuis quelque temps.

— Comment va madame ? lui demanda-t-on.

— Oh ! elle va joliment mieux, répondit-il ; mais elle est encore en réparation.

Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine, pour 7 jours seulement, en exclusivité pour Lausanne, l'œuvre émouvante **La Grande Épreuve**, un poignant film sur la guerre, mais aussi un film pour la paix. Malgré l'importance du spectacle, prix ordinaires des places. Adaptation musicale spéciale exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 24, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Le programme du Royal Biograph présente Jackie Coogan dans sa dernière production **Va, petit mousse...**, splendide film artistique et dramatique. Au même programme : **Un poing, c'est tout !** comédie comique en 2 parties. Puis, un studio, présentant quelques vedettes cinématographiques dans l'intimité et, comme toujours, les actualités mondiales et du pays présentées par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 24, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

M. Steiger & Cie
Lausanne Rue François

CRISTAUX

de table et de luxe.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES

ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Fleurilles — Villa Fontenay — Case 10782

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.